

comme fondans les extraits de dent-de-lion ; de fumeterre, de ciguë, de saponaire, de grat-teron (*aparine*), les alkalis, le savon blanc, celui de Lalouette, celui de Starkey, le mercure, etc. J'en ai vu quelques bons effets, mais rarement.

III.° O R D R E (*Impetigines*).

Le 5^e ordre des cachexies renferme les maladies, qui, tenant à une cause générale ou intérieure, se manifestent au dehors par quelque altération visible de la surface du corps. C'est pourquoi on les a nommées *Impetigines*, quoique ce nom, qui signifie proprement des *Dartres*, soit plus applicable aux maladies cutanées chroniques, dont nous traiterons parmi les maladies locales. Le Dr. Cullen range ici plusieurs maladies étrangères à nos climats, le scorbut, l'éléphantiasis, la lèpre, etc. — En me bornant à celles que j'ai été le plus fréquemment appelé à voir et à soigner, j'en compte quatre genres, 1. la *Jaunisse*, 2. le *Rachitisme* (1), 3. les *Ecouelles*, 4. les *maladies vénériennes*.

(1) Le Dr. Cullen range le *rachitisme* dans le second ordre, et il est vrai que par ses symptômes principaux il paroît appartenir à l'ordre des intumescences; mais par sa cause présumée, ainsi que par les symptômes

1.^{er} GENRE.*De la Jaunisse.*

La *Jaunisse* (*Icterus*) est une maladie dont les principaux symptômes sont la couleur jaune de la peau et des yeux, la couleur grise ou cendrée des selles, et la couleur brune des urines qui teignent en jaune les corps qu'on y plonge. Cette maladie dépend presque toujours d'une obstruction du canal cholédoque, en conséquence de laquelle la bile retenue reflue ou est repompée dans le sang, et ne coule plus dans les intestins, ce qui, d'une part, rend les

concomitans, il a certainement plus de rapport avec les écrouelles. La plupart des enfans rachitiques ont en même tems une constitution scrofuleuse, et l'une et l'autre maladie semblent dépendre de quelque vice dans le système des vaisseaux lymphatiques, qui ne permet guère de les éloigner l'une de l'autre. — Si j'avois à transporter dans le second ordre un des quatre genres renfermés dans celui-ci, ce seroit plutôt la *jaunisse*, qui, quoiqu'elle appartienne par son symptôme principal aux vices de la peau (*impetigines*), et qu'elle ne présente aucune intumescence visible, a par les causes qui la produisent et par le traitement qu'elle exige, un rapport plus immédiat avec les obstructions (*physconia*); c'est pourquoi je la place dans cet ordre au premier rang, immédiatement après ce dernier genre.

digestions difficiles, et de l'autre engourdit tout le système des vaisseaux sanguins par l'effet de la bile qui l'inonde, et qui agit sur les vaisseaux comme un poison. — Cette obstruction du canal cholédoque tient communément à l'une ou l'autre de ces deux causes; 1. un *spasme*, produit par quelque affection de l'ame, telle que le chagrin, l'inquiétude, la peur, etc.; ou 2. la présence d'un *calcul biliaire*, qui passant de la vésicule du fiel dans les intestins, s'engage dans le canal et le bouche. Cette dernière espèce de jaunisse est assez rare, quoique rien ne soit plus commun que de trouver des calculs biliaires dans la vésicule, où ils sont formés par la partie résineuse de la bile, qui devient concrète, et prend souvent une apparence évidente de cristallisation. La *jaunisse spasmodique* est beaucoup plus commune. Elle se déclare presque subitement, précédée de quelques symptômes d'abattement et de mauvaises digestions, rarement accompagnée de douleurs ou autres symptômes urgens. Elle se guérit facilement par le régime végétal, les sucs d'herbes, et sur la fin de la maladie par de légers purgatifs toniques, tels que la rhubarbe et ses différentes préparations.

La *Jaunisse calculeuse*, est communément accompagnée ou précédée de vives douleurs

dans la région du foie , qui portent le nom de *colique hépatique*, et qui reviennent par accès. Elle est plus longue , plus opiniâtre , et dégénère en une maladie hideuse qui , à cause de la couleur brune que prend toute la peau , s'appelle la *Jaunisse noire* , et qui conduit souvent à l'hydropisie , ou se termine par un épanchement sanguin dans les intestins avec des symptômes de fièvre maligne ou de gangrène. Elle donne beaucoup d'angoisses , de tristesse , de mélancolie et souvent d'intolérables démanaisons. Une évacuation hémorroïdale un peu abondante est toujours dans cette maladie de bon augure. — Quant aux remèdes , outre le régime végétal , les sucs d'herbes et les purgatifs , j'ai vu réussir admirablement bien , non-seulement comme palliatifs , mais encore comme remèdes curatifs , en cas de douleurs et d'insomnie , les anodins , tels que les différentes préparations d'opium , en cas de diarrhée , les astringens qui en contiennent , tels que le diascordium , et en cas de disposition hémorroïdale , les demi-bains , les suppositoires et l'application réitérée des sangsues au fondement. Pour dissoudre le calcul , dont on regarde l'engagement dans le canal cholédoque comme la cause prochaine de la maladie , on a beaucoup vanté un spécifique qui n'est autre chose que

de l'esprit de térébenthine distillé avec de l'æther ou de l'esprit de vin; et qu'on donne par gouttes sur du sucre (N.º 155). J'en ai vu de bons effets, ainsi que d'un autre remède qui se prépare avec du lait distillé sur des amandes, du miel et de la térébenthine (N. 156), remède qui à ma connoissance a réussi dans des jaunisses fort opiniâtres; mais j'ai de la peine à croire, que quelque puisse être le pouvoir dissolvant de ces remèdes sur les calculs biliaires hors du corps, leurs bons effets dans la jaunisse, puissent être expliqués par leur action sur ces calculs dans le conduit cholédoque. En général, il me paroît bien douteux que les calculs biliaires jouent dans cette maladie un aussi grand rôle qu'on l'a prétendu. À entendre les auteurs, il sembleroit que leur passage dans les intestins, qu'on a beaucoup recommandé de favoriser par de légers vomitifs, des fomentations et des bains, est le moyen le plus ordinaire de guérison et qu'on les retrouve fréquemment dans les selles, où ils viennent flotter à la surface. Je veux croire que cela arrive quelquefois, mais cela doit être rare; car je ne l'ai jamais vu, quoique j'aie été appelé à traiter un assez grand nombre de jaunisses de cette espèce, dont quelques-unes ont été guéries, sans que je pusse observer rien de semblable.

J'ajouterai que depuis la 1^{re} édition de cet ouvrage, j'ai employé avec le plus grand succès pour la jaunisse, un autre remède très-facile à prendre, et dont j'ai dit un mot dans la *Bibl. Britann. S. et Arts*, vol. XXXIV. p. 575, c'est le muriate oxygéné de potasse. Je le donne à la dose d'un à deux deniers, quatre fois par jour, dans une tasse de bouillon. Il m'a réussi non-seulement dans des *Jaunisses spasmodiques*, mais encore dans des cas qui, par leur opiniâtreté, par l'intensité des symptômes, et par l'inutilité des autres remèdes, paroissent évidemment dépendre ou d'un *calcul biliaire* arrêté dans le canal cholédoque, ou de quelque affection organique, qui gênoit le cours de la bile.

2.^d GENRE.*Du Rachitisme* (1).

Le *Rachitisme* est une maladie, dont le propre est de grossir les articulations, effet qui tient d'une part à un grand relâchement des ligamens articulaires, et de l'autre à une ossification lente et difficile. Il en résulte que les extrémités des os demeurent long-temps molles

(1) Ce nom vient du mot grec *Rachis*, qui signifie l'épine du dos, organe dont la distorsion est le symptôme le plus apparent de la maladie.

et d'autant plus incapables de supporter le poids du corps qu'elles ne sont pas soutenues avec assez de force. C'est pourquoi les os sortent facilement de leur articulation, se gonflent à leur bout, qui étant fort spongieux admet dans leurs cellules intérieures une trop grande quantité de fluides, se déjettent et se courbent en s'éloignant de la ligne perpendiculaire, en sorte que le centre de gravité n'étant plus soutenu, la première courbure en amène d'autres, et qu'enfin les malades qui sont pour l'ordinaire de petits enfans, deviennent non-seulement cagneux et tortus, mais encore bossus et tout contrefaits par la distorsion de l'épine, l'applatissage des côtes et l'élévation du sternum. Ils sont en même temps très-foibles, mettent leurs dents fort tard, ne marchent qu'en chancelant comme les canes, tombent à tous momens, ont le front large et avancé, le ventre gros, le reste du corps maigre. Leurs facultés intellectuelles sont cependant pour le moins égales à celles des autres enfans. Mais ils sont sujets à des diarrhées fréquentes qui les épuisent, sans leur ôter l'appétit, ordinairement très-vorace, à la toux, à l'oppression et à divers genres d'hydropisie par la compression des viscères. Il est rare cependant que la maladie soit mortelle. Communément, elle s'arrête au bout

de quelques années, et il n'en résulte qu'une difformité qui n'altère pas essentiellement la santé. Seulement les bossus sont plus travaillés par le rhume et les maladies accidentelles de la poitrine que les personnes bien faites, et ce sont surtout les femmes rachitiques, qui par la difformité des os du bassin, ont des accouchemens laborieux.

Quant aux causes, il faut distinguer le vrai rachitisme des distorsions accidentelles. Le rachitisme proprement dit est fréquemment une maladie héréditaire, qui se manifeste dès la première enfance, qu'une mauvaise nourriture et une éducation peu soignée développent, mais que les soins, la propreté et des alimens convenables éloignent ou préviennent. Aussi est-elle chez nous beaucoup plus rare aujourd'hui qu'autrefois, parce que l'éducation physique des petits enfans s'est bien perfectionnée. Le *rachitisme accidentel* survient en conséquence d'une mauvaise position habituelle ou de grands efforts dans un état de foiblesse. Ces accidens auxquels les jeunes filles de dix à douze ans sont surtout sujettes, n'influent guères que sur leur taille et affectent rarement les extrémités.

Quant aux remèdes, le traitement principal roule entièrement dans l'une et l'autre espèce sur les toniques, les martiaux, les bains froids

et les frictions, soit avec une flanelle sèche, soit avec quelque onguent fortifiant. Les alimens doivent être nourrissans et faciles à digérer. La viande et les racines sont beaucoup plus convenables que les farineux, surtout s'ils sont mal cuits, les légumes aqueux et les fruits. Le malade doit, à chaque repas, boire un peu de bon vin. Il faut prendre garde qu'il ne contracte l'habitude d'aucune mauvaise position, qu'il ne marche ni trop, ni de trop bonne heure, qu'il ne fasse aucun mouvement au-dessus de ses forces, et qu'il soit toujours tenu proprement et chaudement. Dans le rachitisme accidentel, outre les toniques généraux, il est souvent convenable d'employer des bandages et autres moyens mécaniques de redressement. Mais il faut prendre garde que ces moyens ne gênent pas trop le malade, et lui laissent la plus grande liberté possible pour tous les mouvemens du corps qui ne tendent pas à augmenter la distortion. Feu Mr. Venel, célèbre chirurgien orthopédiste du Pays-de-Vaud, avoit autrefois formé à Orbe un établissement de ce genre, que dirige actuellement Mr. Jaccard. Ses moyens m'ont paru sans inconvéniens, aussi simples qu'ingénieux, et j'ai eu connoissance de plusieurs belles cures opérées, tant par lui que par son prédécesseur, particulièrement pour les distortions accidentelles des pieds et des jambes.

5.^o GENRE.*Des Ecouelles. (Scrophulæ.)*

Les *Ecouelles* (*Scrophulæ*), sont une maladie des glandes lymphatiques, qui les dispose à l'engorgement et à l'ulcération, mais d'une manière extrêmement lente, et qui n'annonce que peu d'action dans les vaisseaux. C'est ce qu'on appelle une *inflammation froide*. Ces ulcères ont beaucoup de peine à se guérir, et soit qu'on les ouvre, soit qu'ils percent naturellement, ils laissent toujours une cicatrice profonde et hideuse. Les glandes affectées sont principalement celles du col. Leur engorgement produit d'abord des tumeurs sphériques, mobiles et indolentes, qui croissent lentement pendant plusieurs mois, et n'ont point une couleur différente de celle de la peau. Peu à peu elles prennent enfin une apparence d'inflammation. Elles deviennent sourdement douloureuses, il s'y forme du pus qui se fait jour au dehors, mais à la longue seulement, par de petites ouvertures et en bien petite quantité à la fois; ce qui fait durer l'ulcère fort long-temps, et le fait souvent dégénérer en fistule, avec des bords durs et calleux. Enfin, cet ulcère se guérit et se ferme, mais il reste toujours une cicatrice, comme si la peau n'avoit été réunie que par

une couture. Souvent à un ulcère guéri en succèdent d'autres qui font le même cours. Souvent aussi il s'en forme en différentes parties du corps, surtout près des articulations, et ceux-ci affectent souvent les os de gonflement et de carie, ce qui prolonge infiniment la maladie, l'aggrave et la fait dégénérer en fièvre lente ou hectique. Souvent aussi les glandes de l'intérieur, et particulièrement celles du mésentère s'affectent de la même manière, et produisent le *marasme mésentérique* dont j'ai parlé. On a cru que la *phthisie tuberculeuse* tenoit aussi au même principe. Tous les auteurs le répètent. Mais cela me paroît fort douteux. J'ai vu une multitude d'enfans scrofuleux qui ne sont point devenus phthisiques, et une multitude de phthisiques qui n'avoient jamais été scrofuleux. Souvent enfin, le mal se porte sur les glandes des paupières, et y produit une ophtalmie très-rebelle.

Les écronelles ne sont point une maladie contagieuse, mais héréditaire, non par la transmission d'un virus spécifique, comme les maladies vénériennes, mais par celle d'un tempérament particulier, qui dispose à la maladie, sans la donner toujours, mais qui modifie toutes celles qui peuvent survenir accidentellement à l'individu qui le possède, de manière à rendre

en général toutes les plaies et les ulcères plus difficiles à cicatriser, les maladies éruptives plus facilement suivies de dépôts, et toutes les inflammations qui tendent à la suppuration plus intraitables et plus longues. — On a cru que les écrouelles provenoient presque toujours de la débauche des parens. C'est une erreur. Elles ne paroissent avoir aucun rapport avec les affections vénériennes; et je ne sais pourquoi cette maladie, surtout quand elle se porte sur les glandes extérieures, est une de celles qui inspirent le plus de répugnance, le plus d'effroi et le plus de honte. Cependant, c'est bien rarement une maladie dangereuse. Elle n'atteint guères que les enfans, et quand ceux chez lesquels elle se manifeste ont passé l'âge de puberté, ils jouissent en général d'une bonne santé. Il semble même que le tempérament scrofuleux est celui de tous qui est le plus favorable aux grâces, à la beauté, à l'esprit, à la gaieté, à l'égalité du caractère. Loin donc que ce tempérament soit aussi formidable qu'on le croit communément, ce seroit peut-être, au contraire, celui qu'on désireroit pour ses enfans, si l'on avoit quelque moyen de les garantir des engorgemens et des ulcères qu'il tend à produire. Or, quoique cela ne soit pas toujours en notre pouvoir, cependant, avec des soins, de

la propreté, une bonne nourriture, une grande attention à traiter convenablement tous les petits maux, on y parvient fréquemment, et il n'est pas rare de voir des familles nombreuses, dont tous les individus participent à ce tempérament, sans aucun développement d'écroutelles.

Lorsque la maladie se manifeste, il y a bien des cas dans lesquels on peut l'abandonner à elle-même, parce qu'elle est susceptible de se guérir spontanément, quoique fort à la longue. Mais le principal obstacle à cette guérison naturelle étant l'atonie et la foiblesse qui caractérisent le tempérament scrofuleux, les toniques, les amers, le kina, les martiaux, les bains froids et surtout les bains de mer, ou d'eau salée, sont presque toujours convenables, pour augmenter et soutenir les forces du malade, et assurer ainsi indirectement le retour de la santé par les seules ressources de la nature : que si on a lieu de croire qu'elles ne suffisent pas et qu'on veuille employer des moyens de guérison plus directs, il faut distinguer deux périodes qui exigent un traitement différent, celui de l'engorgement et celui de la suppuration. Lorsqu'il n'y a qu'un simple engorgement de glandes, les résolutifs qui m'ont le mieux réussi à l'intérieur, sont le savon antimoniel de Lallouette, en doses graduellement augmentées, le

muriate calcaire (N.° 133), et l'eau de mer factice (N.° 147); et à l'extérieur l'huile camphrée, l'emplâtre diabotanium et celui de Vigo. On a beaucoup recommandé le suc de tussilage, le muriate de baryte, et le mercure, particulièrement le syrop de Bellet. J'en ai vu peu de bons effets marqués; et les préparations mercurielles m'ont paru quelquefois préjudiciables par l'irritation qu'elles procurent. On a encore recommandé à l'extérieur un liniment particulier dont la base est le fiel de bœuf (N.° 137). Je crois que c'est un bon remède; mais j'en ai peu d'expérience. J'en dis autant de deux applications dont on a vanté les bons effets pour convertir de mauvais ulcères en phlegmons, pour améliorer la suppuration, et même pour apaiser les douleurs résultantes du travail inflammatoire qui la précède quelquefois, je veux dire un cataplasme d'oseille cuite sous des cendres chaudes dans une feuille de chou, à la manière du Dr. Beddoës, et le cataplasme de charbon. Le remède que j'ai employé le plus fréquemment, et avec le plus de succès dans ce dernier cas, c'est l'application réitérée des sangsues, sur la tumeur même ou tout autour. Lorsque la suppuration est établie, le pansement qui m'a paru être le meilleur consiste dans un simple plumaceau constamment humecté d'eau fraîche.

Mais lorsque l'ulcère est profond, et tend à devenir fistuleux, j'ai vu réussir très-bien la racine de gentiane pour dilater la plaie.

4.^e GENRE.

De la Maladie vénérienne. (Syphilis.)

La *Maladie vénérienne* n'est jamais une maladie spontanée ; elle est toujours produite par une contagion résultant d'un commerce vénérien, ou d'un contact immédiat avec une personne atteinte de la maladie. Elle se manifeste toujours par des symptômes locaux qui sont ou ne sont pas susceptibles de dégénérer en une maladie générale, selon que l'impression du virus ne produit qu'une simple irritation inflammatoire, ou une ulcération. Dans le premier cas la maladie se borne à une *gonorrhée* ou écoulement d'une mucosité plus ou moins épaisse, d'abord verdâtre, ensuite jaune, puis blanche. Cet écoulement est dans le commencement accompagné de divers symptômes d'irritation, tels que dysurie, chordee, phymosis, paraphymosis, gonflemens douloureux dans les testicules, le long du cordon spermatique et dans les glandes de l'aîne, où ce gonflement prend le nom de *bubon*, ou de *poulain*, et est quelquefois assez considérable pour suppurer. — Tous ces symptômes se guérissent spontanément, ou par

de simples moyens antiphlogistiques, le régime, le repos, les boissons abondantes et mucilagineuses, les cataplasmes, les injections anodines et adoucissantes. Lorsque les symptômes d'irritation cessent, l'écoulement devient blanc, et incapable de propager la maladie. Il ne dépend plus que du relâchement des glandes de l'urètre; et alors on peut sans inconvénient le faire cesser, ou par des injections légèrement astringentes, ou par la teinture de cantharides, ou par les balsamiques, qui en produisant une légère irritation des voies urinaires, rendent aux vaisseaux sécrétoires le ton qu'ils ont perdu. Il arrive souvent que l'irritation de l'urètre en conséquence d'une gonorrhée y produit des excrescences et des resserremens qui peuvent subsister long-temps sans incommoder le malade, mais qui à la moindre irritation subséquente, même bien des années après, deviennent très-fréquemment des causes d'ischurie. On y remédie par des bougies, remède qui, grâce à l'heureuse invention des sondes et des bougies de gomme élastique, est aujourd'hui incomparablement plus facile et plus sûr qu'auparavant.

Lorsque le premier effet du virus est une ulcération, elle se manifeste pour l'ordinaire sur le gland, ou sous le prépuce par des *chancres*.

Une gonorrhée mal soignée peut aussi en produire dans l'urètre. Ces chancres, ainsi que les bubons en suppuration, peuvent exister localement sans produire d'absorption, et par conséquent se guérir spontanément sans maladie générale. Mais on n'en est jamais sûr. Toute ulcération dispose les vaisseaux lymphatiques à l'absorption; et le virus vénérien réabsorbé produit une nouvelle série de *symptômes* qu'on appelle *secondaires*, dont les plus ordinaires sont des ulcères rongeurs dans la gorge, des *douleurs* dans les os qui portent le nom d'*ostéocopes*, des éruptions cutanées très-rebelles, des excrescences nommées crêtes, verrues ou poireaux, sur différentes parties du corps, surtout autour de l'anus, et sur les parties de la génération, excrescences qui quelquefois grossissent prodigieusement, s'ulcèrent et dégénèrent en cancers d'une très-mauvaise nature. Les chancres et les bubons dégénèrent souvent de même en ulcères phagédéniques qui rongent toute la peau et les chairs subjacentes dans une grande étendue.

Plus ces symptômes sont anciens et compliqués, plus la maladie est difficile à guérir. Il importe donc de les attaquer de bonne heure; le parti le plus sûr et le plus prudent est de supposer leur existence réelle ou future dès le

commencement de la maladie , et de donner le spécifique, même lorsqu'elle n'est encore qu'une maladie locale , lors par exemple qu'elle se borne à une simple gonorrhée. Ce spécifique est le *mercure* qu'on emploie ou à l'extérieur en frictions faites avec l'onguent mercuriel, ou à l'intérieur, en poussant dans l'un et l'autre cas la dose jusqu'à produire un léger commencement de salivation, mais pas au-delà. Les principales préparations de ce métal que j'emploie à l'intérieur sont les pilules mercurielles de la pharmacopée de Genève, le calomiel et le sublimé. C'est à cette dernière préparation que je donne la préférence, comme portant moins à la bouche qu'aucune autre. On peut administrer le sublimé en solution, ou en pilules. On trouve pour cet effet dans notre Pharmacopée une formule excellente, sous le nom de *pilules spécifiques* (N. 138). Elle est tirée d'un mémoire du Dr. Gardener.

Mais en général il seroit à désirer qu'on pût trouver contre les maladies vénériennes un autre spécifique que le mercure, qui a souvent des inconvéniens très-graves. Car sans parler de la *salivation* qui est quelquefois très-pénible et très-incommode, et qui jusqu'à ce qu'on l'ait fait cesser par des purgatifs réitérés, des préparations de soufre, et des décoctions sudorifi-

ques, force à suspendre le traitement, indépendamment, dis-je, de cet accident, le mercure agit fréquemment comme un poison sur le genre nerveux, donne des tremblemens universels, comme le prouve l'exemple des doreuses, dispose à l'hypocondrie, excite la phthisie, irrite l'estomac et les intestins, et ne peut être administré aux personnes délicates et facilement susceptibles d'affections catarrhales qu'avec les plus grandes précautions. C'est pourquoi l'on a proposé d'autres spécifiques, parmi lesquels ceux qui m'ont paru les plus efficaces, quoique presque toujours incapables de guérir la maladie par eux-mêmes, et sans le secours du mercure, sont le rob de *Laffecteur*, remède secret, célèbre depuis long-temps, (dont les bons effets ont fait soupçonner qu'il contenoit quelque préparation de ce métal, quoiqu'on n'ait jamais pu le démontrer, et qu'il n'en ait jamais les inconvéniens) et l'*acide nitrique*, dont les Anglois ont depuis quelques années fait un grand éloge. Ces deux remèdes m'ont quelquefois réussi admirablement bien, mais avec quelque différence dans leur emploi. Le rob m'a paru particulièrement utile dans des cas opiniâtres, où le mercure, quoique bien administré, s'étoit trouvé insuffisant pour guérir tous les symptômes apparens de la maladie. On a encore pro-

posé dans ces cas-là une forte décoction de salsepareille, et j'en ai vu quelques bons effets, mais bien inférieurs à ceux du rob. Quant à l'acide nitrique, il paroît avoir eu de grands succès en Angleterre pour accélérer la guérison des symptômes primaires, tels que la gonorrhée, les chancres et les bubons, même lorsqu'ils ont déjà dégénéré en ulcères phagédéniques (1) pourvu qu'il n'y eût aucun autre symptôme d'affection générale; mais il s'est trouvé insuffisant pour la guérison des symptômes secondaires. Cependant si on l'emploie conjointement, ou alternativement avec le mercure, il m'a paru, ainsi qu'aux praticiens Anglois, favoriser singulièrement les bons effets de ce remède et diminuer ses inconvéniens. Au surplus, je n'en ai point encore une assez grande expérience pour prononcer bien affirmativement sur le degré de confiance qu'il mérite (2).

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. VIII, p. 240 et suiv.

(2) Si le muriate oxigéné de potasse remplissoit le même but, comme on l'a cru, il me paroîtroit bien plus commode et d'une administration bien plus facile que l'acide nitrique, qui, outre qu'il se décompose par le sucre ou le miel qu'on y ajoute, occasionne souvent de l'irritation sur les gencives et sur les dents, et dont es malades se dégoutent pour l'ordinaire bien promp-

Le meilleur prophylactique, c'est-à-dire, le plus sûr moyen de se soustraire à la maladie vénérienne, est sans contredit de ne pas s'y exposer; mais en considérant qu'elle est toujours le résultat d'un virus particulier, que ce virus s'attache pour l'ordinaire aux mucosités qui tapissent le canal de l'urètre, et y séjourne pendant quelque temps avant de produire aucun symptôme de maladie, on a imaginé que s'il étoit possible de dissoudre et d'entraîner au-dehors toutes ces mucosités, avant que l'irritation produite par le virus eût eu le temps de se manifester, on préviendrait la maladie. On a proposé pour cet effet des injections faites avec une solution d'alkali caustique. Je les ai vu réussir fort bien, pourvu qu'on les employât d'assez bonne heure, avant que la maladie commençât à se développer, ou dans les premières vingt-quatre heures de son développement. Mais c'est un remède qui n'est pas sans danger. Car il irrite quelquefois l'urètre, au

tement. — M. le Dr. Chrestien, de Montpellier, a proposé en dernier lieu quelques préparations d'or, comme un spécifique contre les maladies vénériennes, bien préférable au mercure; mais c'est un remède tout nouveau, dont il a fait pendant long-temps un secret, et dont les autres praticiens n'ont encore que peu ou point d'expérience.

point de produire une maladie inflammatoire assez grave.

IV^e. CLASSE.*Des Maladies locales.*

La quatrième classe des maladies comprend toutes les *maladies locales*, c'est-à-dire, celles qui n'intéressent ni tout le système, ni aucun des organes essentiels à la vie, mais dont l'influence est bornée pour l'ordinaire à un seul organe. On les divise en sept ordres; 1. celles qui affectent les organes des sens (*Disæsthesiæ*); 2. celles qui affectent certains organes de mouvemens (*Dyscinesiæ*); 3. celles qui se manifestent par quelque écoulement plus abondant que dans l'état de santé (*Apocenosés*); 4. celles qui produisent une grande diminution, ou une suppression totale de quelque excrétion ou écoulement naturel (*Epischeses*); 5. les tumeurs locales (*Tumores*); 6. les dérangemens dans la situation des parties (*Ectopiæ*); 7. enfin, les plaies, les ulcères, les fractures et autres solutions de continuité (*Dialyses*).

Plusieurs de ces maladies sont incurables. D'autres ne sont susceptibles de guérison que par des moyens chirurgicaux, qu'il n'entre point dans le plan de ce Cours d'exposer en détail. D'autres enfin ne se présentent guères